

Mère Marie-Andrée Duplessis de Sainte-Hélène (Marie-Andrée Duplessis)

Juliette Rémillard

Volume 16, numéro 3, décembre 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302213ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302213ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rémillard, J. (1962). Mère Marie-Andrée Duplessis de Sainte-Hélène (Marie-Andrée Duplessis). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 16(3), 388–408. <https://doi.org/10.7202/302213ar>

MÈRE MARIE-ANDRÉE DUPLESSIS DE
SAINTE-HÉLÈNE
(MARIE-ANDRÉE DUPLESSIS)

« Ce qui est peut-être le plus caractéristique dans la colonisation du Canada, écrit Gabriel Louis-Jaray, c'est le rôle qu'y jouent les femmes. Dès l'origine, des femmes, religieuses ou civiles, se distinguèrent par des actions éminentes. » La Canadienne si spontanément et si totalement femme dans le sens catholique et français du mot a trouvé d'innombrables occasions de se donner. « Quelques-unes d'entre elles voulurent conserver, pour les générations futures, le récit des événements auxquels leur vie courageuse se trouvait mêlée. Elles écrivirent l'histoire, non par gloriole, mais pour étendre, le plus loin possible dans le temps, le rayonnant dynamisme des merveilles qu'elles voyaient se dérouler. »¹

Parmi celles qui ont écrit l'histoire, je souhaiterais vous présenter une Canadienne de cœur, quoique Française de naissance, qui nous aurait laissé l'une des sources les plus précieuses de l'histoire de la Nouvelle-France: Marie-Andrée Regnard Duplessis.

* *
*

Fille de Georges Regnard, sieur Duplessis, originaire de la Champagne, et de Marie Leroy, Marie-Andrée, l'aînée d'une famille de huit enfants, naît à Paris, le 28 mars 1687. Deux ans plus tard, son père vient exercer un emploi dans les bureaux du trésorier de la marine à Québec. Sa mère accompagne son mari au Canada et laisse la petite Marie-Andrée aux soins de la grand'mère maternelle, qui habite alors Chevreuse, à quelques lieues de la capitale. Une bienfaitante fée veille sur le berceau de l'enfant.

¹ M. l'abbé Albert Tessier, *Canadiennes* (Collection Radio-Collège), (Fides, Montréal 1946), 144.

Marie-Andrée passera 13 ans sous l'égide de cette vertueuse dame. Cette madame Leroy possède sinon la richesse, du moins l'aisance; elle procure à sa petite-fille une vie fort agréable. Elle n'épargne rien, non plus, pour l'élever dans la piété. L'enfant, docile et soumise, se porte d'elle-même à la pratique de toutes les vertus.² « Je ne me souviens qu'avec beaucoup de joye et de reconnaissance des grandes bontés que ma grande mère a eue pour moy, tout ce qu'elle m'a dit pour mon bien s'est si fort gravé dans mon ame, que je me le rappelle avec plaisir »³, dira Marie-Andrée quelques années plus tard. Elle ajoute: « La tendresse d'une grande mère passe celle des mères; je l'ay éprouvée, ayant été élevée comme vous savez par une Ste Grande Mère. »⁴ Passée à Paris quelques années plus tard, madame Leroy se retire avec sa petite-fille, chez les Filles de la Croix de la rue Saint-Antoine, pension, semble-t-il, assez fashionable où résident bon nombre de Dames de toutes conditions, même des Duchesses.⁵ Toutes « vivent là comme dans un petit paradis, se visitant et priant autant que leur dévotion les y portait ».⁶ Marie-Andrée y connaîtra une Mlle de Bourbon. Enfance heureuse, illuminée de charme et de bonté. Toute sa vie portera ce reflet.

A l'âge de 15 ans, notre jeune fille fait son apparition à Québec. Madame Duplessis a fait la traversée en France pour ramener son aînée au Canada. Cette dernière retrouve ici son père, sa sœur Geneviève et trois frères. A la suite de la mort de trois bébés en bas âge, la famille se réduit à cinq enfants. Georges Regnard est alors trésorier des troupes de la marine. Deux ans plus tard, conjointement avec M. de Lotbinière, il deviendra agent général et particulier de la Compagnie de la Colonie.⁷ Partout où il passe, M. Duplessis laisse la réputation d'un homme « d'une grande droiture, fort désintéressé, ayant un penchant naturel à prévenir les besoins de tout le monde,

² *Revue Canadienne* (1875) : 44.

³ *Nova Francia* (janvier-février 1929), 47, 50.

⁴ *Ibid.*, 50.

⁵ *Ibid.* (24 juin 1928), 300 — Dom Jamet, édit., *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, introduction, XXXIV.

⁶ *Nova Francia*, *ibid.*

⁷ *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, IX (no 3) : 347.

assurant même qu'il ne goûte pas de joie plus parfaite que lorsqu'il soulage quelqu'un ».⁸ Dans le but d'établir un jour sa famille, le trésorier Regnard Duplessis fait, en 1699, l'acquisition de la seigneurie de Lauzon. De ce jour, il devient l'un des seigneurs de la Nouvelle-France. L'entrée de sa fille dans la société québécoise ne passe pas inaperçue. Par surcroît, Mlle Marie-Andrée est fort attrayante, douée d'une « rare beauté et d'un esprit fort cultivé ». Les portes du Château Saint-Louis et du palais de l'intendant lui sont largement ouvertes. Plus d'un officier de la garnison lui fait la cour.⁹ Comment résister à tant de charme ! Même les sauvages qui se montrent à l'occasion dans des réceptions au château du gouverneur l'ont remarquée : « Je me suis quelquefois trouvée à ces cérémonies, écrit-elle le 17 octobre 1723, j'avais l'avantage de plaire à quelques-uns de ces gens-là ; ils venaient me présenter des mains à faire trembler que je touchais sans façon mais non sans dégoût. »¹⁰ L'Hôtel-Dieu conserve un portrait de Marie-Andrée sous les traits de l'ange Raphaël guidant le jeune Tobie qui, pour la circonstance, n'est nulle autre que la petite Geneviève, sa cadette de cinq ans. Dom Jamet écrit à ce sujet : Même si l'on fait la part de la tradition et si « l'ingéniosité de l'artiste ne nous illusionne pas, cette figure vermeille et blonde justifierait une remarque de sa contemporaine, Ursule-Marie Chéron des Anges... et qui signa sa notice nécrologique : Dieu l'avait avantagée de la beauté du corps et d'un grand esprit. »¹¹ Geneviève, tout comme sa sœur, possède toutes les qualités qui composent le charme féminin : de la beauté, de l'esprit, de la grâce, une exquise distinction. C'est même tout un charme que de voir les deux sœurs qui s'aiment beaucoup l'une l'autre, si même elles ne s'admirent, se renvoyer l'une à l'autre, le compliment en leur ressemblance. « Nous nous ressemblons si bien que très souvent on nous prend l'une pour l'autre », avouera Marie-Andrée. « Comme elle est plus jeune que moi, elle est aussi plus vermeille

⁸ BRH (*Bulletin des recherches historiques*), 29 : 362.

⁹ *Lettres du P. F.-X. Duplessis de la Compagnie de Jésus*, par J.-Edmond Roy, éd. (Lévis), 1892, XIII.

¹⁰ *Nova Francia* (24 oct. 1927), 44 ; Dom Jamet, *Annales...*, Introduction, XXXV.

¹¹ Dom Jamet, *ibid.*, Introduction, XXXV.

et un peu plus grasse. »¹² Geneviève écrit, pour sa part, à la même époque : « Nous avons toutes deux la consolation d'être aussi conformes de sentiments que de ressemblances extérieures, tant pour le tempérament que pour le corps et l'écriture même. »¹³ Nous verrons plus loin ce que deviendront ces deux beautés.

Nous avons mentionné plus haut l'existence de trois frères de Marie-Andrée. Qui sont-ils ? Joseph, mort apparemment en 1716, nous reste inconnu. Le grand homme de la famille, ce sera François-Xavier. Il eut pour parrain, François Provost, lieutenant de roi à Québec, et une femme qui joue un rôle prépondérant dans la Nouvelle-France d'alors, la marquise de Vaudreuil, née Elizabeth de Joybert. François-Xavier entre chez les Jésuites et devient un incomparable missionnaire en France, prédicateur des grandes missions royales, une idée de Louis XIV, reprise à l'époque par la Compagnie de Jésus.¹⁴ En ce religieux, dira un historien, il y avait plus qu'un grand orateur, plus qu'un grand missionnaire et un grand apôtre ; il y avait un saint authentique.¹⁵ Cet homme tout rempli de Dieu, ne vivant que pour le salut des âmes, est un grand sujet de joie pour ses sœurs. Le cadet, Charles-Denis, fort enjoué, l'est même un peu plus qu'il ne faut. Les dames du Canada, paraît-il, ne se lassent point de l'entendre raconter tout ce qu'il s'avise de leur dire.¹⁶ De ce benjamin, Marie-Andrée dira un jour : « C'est un très joli enfant, fort éveillé, qui ne demande qu'à rire et à dépenser. »¹⁷ Jusqu'à son mariage qui ne se fera qu'à l'âge de 38 ans, cet espiègle donnera cependant quelques soucis à sa famille. Envoyé en France pour y poursuivre ses études, il les y fait plus ou moins. Vous souvient-il de l'aventure romanesque de Louise Andrée de Leigne ? Et de ce Duplessis pour qui la Cour, à l'occasion, avait eu quelque clémence ? Vous n'avez pas oublié qu'il fut bien, à ce qu'il paraît, l'un des deux artisans de l'escapade de la demoiselle ? Quoi qu'il en soit, Duplessis le cadet finit par se ranger et devint

¹² *Nova Francia*, lettre du 21 octobre 1720.

¹³ Dom Jamet, *Annales* . . . , Introduction, XXXIV.

¹⁴ *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, IX (déc. 1955) : 357.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Nova Francia* (24 février 1928), 176.

¹⁷ *Nova Francia* (lettre du 21 octobre 1720).

grand prévôt. On le retrouve encore au Canada en 1758.¹⁸ Chez les Duplessis, comme on le voit, presque tous les enfants sont des surdoués.

Revenons à notre Marie-Andrée. Que devient-elle dans ce monde de Québec où chacun l'adule ? A-t-elle noué quelque intrigue amoureuse avec le chevalier de Beauville, Guillaume de Beauharnais, avec qui elle signe quelques registres de baptême, à titre de marraine ?¹⁹ Secret, hélas, que l'avare chronique du temps ne nous livre point. A l'âge de 20 ans, la séduisante Marie-Andrée renonce au monde et demande son admission chez les Hospitalières de Québec. Deux ans plus tard elle prononce ses vœux. Pas un regret, pas le moindre retour vers le passé ne semble l'avoir jamais troublée. Vocation solide que n'effleure même pas le doute.

Du fond de son cloître, Mère Marie-Andrée Duplessis de Ste-Hélène — c'est son nom de religieuse — voit cependant passer les siens par de rudes épreuves. Pendant ses vingt-cinq années de service, M. Duplessis, son père, subit bien des déboires. Au mois de janvier 1713, un incendie détruit le palais de l'intendant. C'est là que sont déposés tous les papiers du trésor dont M. Duplessis a la garde. En effet, monnaies de carte, bons sur le trésor, valeurs en caisse, pièces justificatives des dépenses, tout est détruit. Responsabilité qui retombe sur le trésorier. Dur coup pour la famille. Maintes fois déjà, le fonctionnaire a dû en appeler aux tribunaux de la colonie pour se protéger contre les exigences de marchands avides ou d'intendants ambitieux.²⁰ Le 28 mars 1714, on mit la seigneurie de Lauzon en vente. Le 30 octobre de la même année, M. Duplessis meurt à Québec ; il laisse à sa veuve une succession plus qu'embrouillée, mais le souvenir d'un homme de probité. « Les voûtes de la Basilique de Québec renferment une foule de personnes distinguées par leur naissance, leur position sociale et leurs vertus, dira N.-E. Dionne. Parmi eux figure Georges Regnard Duplessis. »²¹

¹⁸ *Revue Canadienne* (1875) : 42.

¹⁹ *Revue Canadienne* (1875) : 42-43.

²⁰ J.-Edmond Roy, *Histoire de la seigneurie de Lauzon* (Lévis, 1898), II: 2-3.

²¹ BRH, IV : 132.

Madame Duplessis avait « l'esprit extrêmement vif, un caractère décidé et un grand usage du monde ».²² Elle ne se laisse pas abattre par ces revers. Cependant pas un seul de ses enfants n'est auprès d'elle. Ses deux filles sont au cloître. Douées de la même élévation de cœur et d'esprit, elles ont choisi la même voie. Geneviève prend l'habit des Hospitalières quelques mois seulement après le désastre de sa famille. Les deux fils sont en France pour y parfaire leurs études. L'intendant Bégon qui aurait dû au moins porter la responsabilité d'une grande partie de ce désastre, se montre impitoyable pour la pauvre veuve. Il la force à un remboursement complet. Marie-Andrée écrira en 1720 que sa mère a rendu au Roy un compte de 1,200,000 francs. Par charité et discrétion, Mère Marie-Andrée de Sainte-Hélène fait le silence sur l'injustice dont sa famille fut la victime. Madame Duplessis n'en garde pas moins de quoi vivre modestement. Elle possède à Limours, en France, une propriété, quelques rentes sur l'Hôtel-de-Ville de Paris, dont elle confie l'administration à son frère curé. Pour accroître ses revenus par trop insuffisants, elle fait comme tout le monde : elle se livre au négoce. Tous les ans, elle importe de France quelques effets qu'elle vend ici avec bénéfices. Femme d'affaires et de volonté, elle trouvera même moyen de fonder des pensions viagères au bénéfice de ses enfants.²³ Femme aussi de piété profonde, dans cette ville de Québec où elle a connu la vie joyeuse et large, elle fonde une messe basse annuelle à être dite à perpétuité, dans la chapelle Notre-Dame-de-Pitié. Madame Duplessis continuera de vivre, dans sa maison de Québec, « une des plus belles maisons, avec un beau jardin, un verger »²⁴, jusqu'au jour où l'âge et les infirmités l'obligeront à se réfugier auprès de ses filles à l'Hôtel-Dieu de Québec. C'est là qu'elle meurt « usée de douleur »²⁵, au printemps de 1732, à l'âge de 70 ans.

* *

*

²² *Lettres du P. F.-X. Duplessis*, XXVIII. — *Nova Francia* (24 déc. 1927), 106.

²³ *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, XXIV.

²⁴ J.-E. Roy, *La seigneurie de Lauzon*, II : 59.

²⁵ *Nova Francia* (24 décembre 1927), 105.

La mère va mourir entre les bras de ses deux filles. On voit la place qu'aura tenue, dans la vie des Duplessis, l'Hôtel-Dieu de Québec. Chacun sait que cet hôpital garde le grand souvenir de la duchesse d'Aiguillon. C'est là que le nom de la grande dame reste particulièrement attaché en Nouvelle-France. Dom Jamet écrira : « Cette participation de la femme à l'évangélisation est une création catholique et française ; et c'est elle qui confère à la colonisation du Canada son authentique originalité. En envoyant de ses filles dans l'Amérique septentrionale, la France témoignait qu'elle concevait l'entreprise coloniale comme une œuvre de maternité spirituelle. »²⁶ C'est en 1639 que les Hospitalières de Dieppe s'embarquent pour le Canada. L'Hôtel-Dieu de Québec est fondé. C'est donc 70 ans plus tard que Mère Marie-Andrée Duplessis de Sainte-Hélène y prononce les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, et celui d'hospitalité en perpétuelle clôture. Douée d'une forte personnalité, elle ne manquera pas d'atteindre rapidement les plus hauts postes de sa communauté. Elle cumule les emplois. Maîtresse des novices, dépositaire des pauvres, secrétaire de la supérieure Mère Jeanne Françoise Juchereau, elle apporte à sa tâche les hautes qualités et le dévouement qui l'en rendent digne. Au dire de ses contemporaines, Mère de Sainte-Hélène réussit, avec un rare génie, tout ce qu'elle entreprend. Marie-Andrée a même fait montre d'un remarquable talent littéraire. Elle écrit, en 1718, un petit traité spirituel, toujours demeuré en manuscrit, auquel elle a donné ce titre : *Musique spirituelle où l'on peut s'exercer sans voix, à l'usage des Religieuses Hospitalières de la Miséricorde de Jésus*, par une Religieuse du même Ordre. Première édition à Québec. Au Monastère de l'Hôtel-Dieu, 1718. Avec Permission. Elle y ajoutait ses initiales (Sr M.A.D.S.L.N.). Plus tard, des œuvres plus graves, telles que *Méditations* sur la manière d'offrir à Dieu toutes les actions de la journée et sur les principales vérités de la religion, *Notice sur le crucifix outragé*, *Notice sur l'association de la bonne mort*, feront suite à ce premier essai. L'épître de M. Joseph de La Colombière — ami, confesseur et supérieur de l'Hôtel-Dieu²⁷ —, sera son œuvre. C'est encore elle qui, pendant

²⁶ *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, III.

²⁷ Dom Jamet, *Annales* . . ., XXXVII.

près d'un demi-siècle, rédigera les lettres mortuaires que l'Hôtel-Dieu de Québec adresse aux communautés sœurs à la mort de ses membres.²⁸ Le don d'écrire est un don familial. Même sa sœur Geneviève pratique les « récréations agréables et édifiantes de sa sœur aînée »²⁹. On lui doit une « Manne de Bethléem ou dévote occupation de l'âme avec le St-Enfant-Jésus pendant son séjour dans l'étable de Bethléem ». Il ne s'agit pas ici de littérature ni de haute spiritualité. Ces œuvres, dédiées à la Communauté, témoignent tout de même d'un véritable talent de plume, sinon d'une hérédité spirituelle.

Ici se pose un problème d'auteur qui n'a pas fini d'être débattu. Nous sommes en 1713. Mère Juchereau, supérieure des Hospitalières, ressent les premières atteintes d'un mal qui va la confiner à l'infirmerie pendant de longues années. Canadienne de naissance, Mère Juchereau a laissé la réputation d'un esprit supérieur. Tempérament agissant, incapable de rester oisive, même malade, elle songe à donner forme aux annales de l'Hôtel-Dieu depuis sa fondation. Dans une page de mémoire qu'elle adresse à sa Communauté, elle résume ainsi sa pensée: « J'ay fait un dernier effort pour vous marquer mon affection et ma reconnaissance, en écrivant tout ce qui s'est passé ici depuis l'établissement de l'Hôtel-Dieu . . . »³⁰ On notera la portée de ce texte. On notera aussi que le manuscrit porte la signature seule de la Mère Juchereau. Canadienne de naissance, avons-nous dit, elle avait été témoin oculaire, intelligent observateur de tous les événements qui ont marqué cette fondation aux premiers temps de la colonie. Mais alors quel rôle aurait joué Mère Sainte-Hélène en cette rédaction des Annales ? A qui en attribuer la paternité ?

Avant toute chose, direz-vous, que sont ces Annales ? En propres termes, le récit de la toute première histoire de l'Hôtel-Dieu, c'est-à-dire environ quatre-vingt-cinq ans d'histoire, soit de 1636 à 1720. Le manuscrit porte en titre: *Histoire abrégée de l'établissement de l'Hôtel-Dieu de Québec, fondé par L'Illustre*

²⁸ *Lettres du Père F.-X. Duplessis*, éditées par J.-E. Roy (1892), XVI, appendice.

²⁹ Dom Jamet, Introduction.

³⁰ Abbé H.-R. Casgrain, *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec* (1878), 377.

Dame Marie de Vignerot, duchesse d'Aiguillon, en l'année 1636 . . . et de ce qui s'y est passé depuis. On a tour à tour attribué la paternité de cet ouvrage à l'abbé de La Tour, à la Mère Françoise Juchereau de Saint-Ignace, à la Mère Duplessis de Sainte-Hélène. Qui en est vraiment l'auteur ? Écartons tout de suite l'abbé de La Tour. Le premier manuscrit de cet Histoire de l'Hôtel-Dieu fut imprimé à Montauban, sous les soins de cet abbé de La Tour qui, d'ailleurs, s'acquitta de sa tâche bien négligemment, y laissant passer quantité de fautes d'impression. En réalité, l'œuvre, pouvons-nous dire, est le résultat d'une collaboration à deux. La Mère Françoise Juchereau de Saint-Ignace en a fait le projet; elle a compilé la plus grande somme des matériaux. L'ordonnance des sources, la rédaction, reviennent, sans doute possible, à sa jeune compagne et secrétaire que la vieille religieuse avait d'ailleurs discernée et choisie, Mère Marie-Andrée de Sainte-Hélène. « Son travail témoigne d'assez d'originalité et de création pour qu'on rende à la Mère Duplessis ce qui appartient à la Mère Duplessis », dira Dom Jamet dans la superbe édition qu'il a livrée au public en 1939. Mais, dirons-nous à notre tour, rendons aussi à la Mère Juchereau ce qui appartient à la Mère Juchereau. Car enfin, la secrétaire n'avait pu être la contemporaine des événements; elle n'était au Canada que depuis l'âge de 15 ans. Et elle en avait à peine trente, lorsque Mère Juchereau fit d'elle sa collaboratrice.

Très affirmatif, Monsieur Gustave Lanctôt, lors du Centenaire de l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, verra en Mère Sainte-Hélène, une pionnière canadienne dans l'historiographie. « Chose surprenante, dira-t-il, qu'on n'a pas encore signalée, c'est une femme qui se nomme Marie-Andrée Duplessis, en religion Mère Sainte-Hélène, dont l'Histoire de l'Hôtel-Dieu aurait mérité de figurer au programme du présent Centenaire. »³¹ Abondant dans le même sens, mais sans dire sur quoi il s'appuie, M. Guy Sylvestre, dans un Mémoire de la Société Royale, intitulé: « Une Polémique du Père Duplessis », affirme que Mère Sainte-Hélène a rédigé la plus grande partie de l'Histoire de

³¹ *Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau* — Deuxième semaine d'histoire à l'Université de Montréal, 23-29 avril 1945, 18.

l'Hôtel-Dieu longtemps attribuée à la Mère Saint-Ignace. De son côté, Sœur Saint-Augustin, en 1842, dans une notice sur Marie-Andrée Regnard Duplessis de Sainte-Hélène écrit : « Notre Révérende Mère Juchereau . . . jugea qu'elle étoit capable de faire les « Annales de notre Maison depuis sa fondation ». Mère Juchereau le lui proposa et elle le fit par obéissance, avec tant de succès que cet ouvrage a été l'admiration de bien des personnes. »³²

Dans les *Lettres du P. F.-X. Duplessis*, de la Compagnie de Jésus, feu M. J.-Edmond Roy a publié (en appendice) trois lettres qui apportent une lumière décisive. Voici d'abord un extrait d'une lettre du Père jésuite Gérard, mort en 1750, à la Mère Duplessis de Sainte-Hélène. Il y a un mois que le Père garde son ouvrage; il l'a lu avec édification pour la deuxième fois. Et il ajoute : « Vous avez prêté votre main et votre plume à l'illustre défunte pour peindre au naturel toutes celles qui l'avaient précédées. Je vous félicite de votre part à cet ouvrage. Il est instructif, consolant, curieux, édifiant, net et sans embarras, comme l'esprit des deux personnes qui l'ont médité et exécuté. » Un autre religieux, le Père Chardon, écrit à la Mère de Sainte-Hélène (en 1743) : « C'est la Mère Saint-Ignace qui vous a donné toutes les connaissances pour cette histoire. Elle a fait choix de vous pour exécuter son projet et donner la forme à la matière qu'elle vous fournissait, s'en rapportant à vous pour le style, l'ordre, l'économie et la piété comme elle en a témoigné. »³³ Le Père Chardon pouvait-il marquer plus nettement la part respective des deux religieuses ? La Mère Saint-Ignace fournissait les matériaux, mais elle s'en remettait à la Mère Duplessis « pour le style, l'ordre, l'économie et la piété ». En d'autres termes, Mère Juchereau laissait à sa collaboratrice d'utiliser à sa guise des documents, traditions, pourvu qu'elle le fît avec fidélité et intelligence. Mais alors, à qui attribuer la paternité des *Annales* ? A une seule ou à deux ? Mère Juchereau, nous l'avons déjà dit, a laissé la réputation d'une grande figure, de niveau intellectuel supérieur. Au témoignage de l'abbé H.-R.

³² *Revue Canadienne* (1875) : 46.

³³ *Lettres du Père F.-X. Duplessis*, appendice, XVIII.

Casgrain, « la mère de Ste-Hélène était d'une intelligence presque aussi élevée que la Mère de St-Ignace, mais d'une trempe d'esprit toute différente ». ³⁴ Disons que ces deux femmes se sont complétées et que chacune a fourni sa part, ni l'une ni l'autre n'étant négligeables. Jugement, ce nous semble, que Salomon ne désavouerait point.

On peut se poser cette autre question : les *Annales* ont-elles reçu leur toilette littéraire durant la vie de Mère Juchereau ? Celle-ci meurt en l'année 1723. Les *Annales* se terminent en 1716. Dans sa correspondance fort abondante avec Madame Hecquet, Mère Marie-Andrée de Sainte-Hélène, sans doute par modestie, ne nous éclaire aucunement sur ce point. Ce que nous savons, par exemple, c'est que l'abbé de La Tour, l'éditeur de la première édition des *Annales*, est passé en France en 1731 et qu'alors il en avait déjà apporté une copie avec soi. A cette date, la rédaction en était donc terminée.

Que contiennent ces *Annales*, que nous ont-elles conservé du passé de la Nouvelle-France ? Un peu comme dans ses *Lettres* à madame Hecquet, Mère Marie-Andrée de Sainte-Hélène nous y livre l'histoire de la colonie, de ses débuts à 1716. L'Hôtel-Dieu faisait partie de l'histoire de Québec, et à sa façon, de l'histoire de la Nouvelle-France. Les *Annales*, c'est donc à la fois l'histoire d'une Communauté et l'histoire d'un pays. Une belle galerie de portraits se déroule devant nous, quoiqu'incomplète, y compris une étude de mœurs, coutumes, costumes, le tout dans un style pittoresque et varié. Les bruits de guerre, les moindres événements traversent, semble-t-il, sans difficulté, la clôture et la grille. Sur la famille de l'historienne, on rencontre quelques allusions discrètes : l'incendie du Palais, l'entrée en religion de sa sœur Geneviève, la mort de son père « après avoir supporté patiemment de rudes épreuves par où la divine Providence le fit passer, en des temps différents, mais surtout à la fin de sa vie ». ³⁵ On chercherait en vain quelque allusion directe aux revendications arbitraires de l'intendant Bégon.

³⁴ H.-R. Casgrain, *op. cit.*, 348.

³⁵ *Annales*, 391.

Sur Jeanne LeBer, sur Catherine de Saint-Augustin, sur la duchesse d'Aiguillon, sur maints grands personnages des premiers temps de la colonie, s'accumulent des renseignements précis, de première main. L'index des seuls noms propres couvre quinze grandes pages d'un volume 9½ x 12. C'est dire le nombre de personnalités qui passe sous nos yeux. Les *Annales* contiennent aussi quelques considérations ascétiques, quelques notices ou quelques pages sur les religieuses défuntées, notices qui devaient rester dans l'enceinte du Monastère, mais profils ou médaillons de religieuses qui ont bien du charme sous la plume de Mère Andrée de Sainte-Hélène. Elles les esquisse ou dessine en femme de jugement et d'esprit. Son sens de la beauté y relève, avec une insistance heureuse, le détail capital et noble par quoi tous ces visages de mortes . . . resplendissent enfin dans la grâce.³⁶ À l'occasion de la mort de Mère Saint-Ignace, morte dans sa 73e année, Mère Sainte-Hélène trouve quelques accents fort touchants : « Après sa mort, écrit-elle, son visage demeura très beau, serain et riant, en sorte qu'en la regardant, on se trouvoit consolé . . . Le souvenir de sa sainteté nous animoit et nous inspiroit un désir ardent de vivre et de mourir comme elle. »³⁷ Paroles de sérénité où l'on sent la flamme intérieure d'une authentique piété.

En 1939, Dom Jamet a édité, dans leur texte original, avec une longue Introduction et des notes explicatives, ces *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*. « Telles qu'elles s'offrent à nous, dira-t-il avec raison, elles restent, en dépit de leurs inexactitudes, l'une des sources les plus précieuses de l'histoire de la Nouvelle-France. C'est aussi l'une de celles dont la lecture dans l'ensemble est la plus attrayante. »³⁸ Du premier manuscrit de 229 pages numérotées, écrit de la main de Mère Sainte-Hélène et signé de la Mère Juchereau, Dom Jamet a tiré un fort volume de 444 pages avec illustrations, introduction de 47 pages, 9½ x 12. L'auteur donne une version exacte du texte, conservant même, autant que possible, l'accentuation, avec ses usages et ses fantaisies. Toutefois, pour faciliter la lecture de l'ouvrage, le nou-

³⁶ Dom Jamet, Introduction.

³⁷ *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, 61.

³⁸ Dom Jamet, Introduction, XLIV.

vel éditeur a utilisé la ponctuation moderne. Les annotations du bénédictin, au bas des pages, constituent une contribution de premier ordre à l'intelligence du texte.

*

* *

Le mérite de Mère Marie-Andrée de Sainte-Hélène demeurera, sans doute, d'avoir sorti de l'ombre et donné valeur de circulation à l'œuvre de Mère Juchereau. Ses mérites de religieuse ne s'élèvent pas moins haut. Les premières femmes missionnaires firent preuve de courage. Les hospitalières n'auraient-elles pas été des héroïnes ? Religieuse, Marie-Andrée Duplessis l'est jusqu'à la pointe des cheveux. Femme nourrie de saine doctrine, ses devoirs de supérieure, d'hospitalière, elle ne les conçoit que dans la lumière surnaturelle. Pendant ses nombreuses années de supériorat, elle se révèle admirable de bonté et de dévouement pour ses religieuses et ses malades. Les responsabilités ne laissent pas de lui peser. « Dans cinq mois, écrit-elle à une amie, je serai déchargée de la supériorité, j'attends de vous une félicitation, car ce fardeau m'a beaucoup pesé depuis 6 ans. Je trouve des délices dans la vie religieuse à n'être chargée de rien et j'ai bien plus de talent pour obéir que pour commander. »³⁹ Caractère tout en loyauté, elle porte très haut le culte de l'humilité et de la franchise. Souvent elle trouve à se plaindre de son peu d'inclination et de talent pour sa lourde charge. « Je suis enfin déchargée de la supériorité et je jouis avec plaisir du repos que la vocation d'hospitalière me peut laisser... »⁴⁰ Elle incarnait le don de soi, la dignité personnelle, la charité compréhensive. A l'heure de la conquête, « les Anglais qui la voyaient et s'entretenaient avec elle, s'étendaient en louanges sur son air religieux et sur sa prudence en ses discours. »⁴¹ Ce qu'on trouve encore en elle et s'alimentant à une foi vive, c'est le culte du devoir d'état, l'amour de la Règle, l'adaptation complète à la volonté divine, l'abandon à la Providence. En 1740, lors d'une épidémie, deux religieuses succombent à 11 jours d'intervalle : « Ce martyr

³⁹ *Nova Francia* (24 avril 1928), 230-231.

⁴⁰ *Nova Francia*, lettre du 30 sept. 1750, 357.

⁴¹ *Revue Canadienne* (1875) : 45.

de la charité, c'est une grâce que je ne mérite pas, s'écrie-t-elle. Ce serait une grande gloire pour moi . . . je n'en suis pas digne, mais je m'y offre de tout mon cœur.»⁴² Plus tard, elle écrit encore : « Le secret de la sainteté n'est ni dans la paix ni dans le trouble, mais dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.»⁴³ Paroles de piété franche et de la plus noble qualité.

*
* *
*

Rien ne nous révèle néanmoins la haute et profonde personnalité de Mère Marie-Andrée de Sainte-Hélène, je dirais l'intimité de son âme, autant que ses lettres à Madame Hecquet, lettres écrites de 1718 à 1758, publiées d'abord partiellement dans la *Revue canadienne* de 1875, puis reproduites dans *Nova Francia* (1926-1929). M. Philéas Gagnon, dans son *Essai de bibliographie canadienne* de 1875 fait mention d'une copie de ces lettres faite en France, d'après les originaux (25 p. in-4). Cette correspondance contient 32 lettres adressées à Madame Hecquet, par Mère Marie-Andrée de Sainte-Hélène, puis un couple de lettres seulement de Madame Hecquet, et onze au moins adressées à M. de Montigny, prêtre-directeur du Séminaire des Missions étrangères au faubourg St-Germain, à Paris, procureur de la Communauté. Nous y voyons aussi, du 20 octobre 1733 au 20 août 1752, la publication de 71 pièces envoyées de Québec à l'apothicaire Feret, de Dieppe, qui, correspondant aimable, se chargeait des commissions des Hospitalières, pour les choses diverses dont elles pouvaient avoir besoin. Ces lettres portent la signature tantôt de Sr Marie-Andrée de Ste-Hélène et tantôt de Sr Duplessis de l'Enfant-Jésus, dépositaire des pauvres. Ces lettres, dit l'abbé Verreau, forment comme la suite naturelle des lettres de Marie de l'Incarnation . . . Dans leur ensemble elles complètent la série des renseignements et des détails intimes, toujours agréables à lire et toujours utiles pour contrôler les documents officiels.⁴⁴

⁴² *Nova Francia* (24 juin 1928), 284.

⁴³ *Ibid.*, 306.

⁴⁴ *Nova Francia* (24 décembre 1926), 67-69; (mars-avril 1929), 118, note 3; *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, Dom Jamet, Introduction, XXXIII, note 1.

Qui était cette madame Hecquet ? Dame Hecquet de La Cloche, née Marie-Catherine Homassel, résidait à Abbeville, en Picardie. A ce qu'il semble, elle avait été amie d'enfance de Marie-Andrée, laquelle lui avait voué une véritable affection. Marie-Andrée qui a connu le père de Madame Hecquet, se souvient de sa probité.⁴⁵ Cette Madame Hecquet possédait un fond de spiritualité peu commun aux gens du monde. Mère Marie-Andrée Duplessis de Ste-Hélène l'en félicite maintes fois et se réjouit de posséder l'estime de sa correspondante. Elle lui fait cette confidence : « Notre liaison m'a plus édifiée qu'elle ne me peut nuire . . . Vous enseignez le chemin de la vertu à ceux même qui doivent l'apprendre aux autres . . . vous êtes véritablement chrétienne. »⁴⁶ Un autre jour : « Quoique ma profession m'engage à me mortifier en tout, je ne me reproche point le plaisir que je ressens en voyant vos lettres parce qu'en me réjouissant, elles m'édifient, et je suis ravie de trouver dans une amie que j'aime, une dame chrétienne dont les sentiments réchauffent ma dévotion. »⁴⁷ Ces 32 lettres sont tout aussi charmantes que spirituelles. L'amie française a beaucoup d'esprit et un style tout à fait pittoresque. Un extrait permettra d'en juger : « J'aurais souhaité être de cette fête (exposition des saintes reliques) car je vous avoue que j'ay grande dévotion à prier avec ces bonnes gens simples de la campagne, qui disent à dieu leurs petites raisons sans rhétorique et sans compliments, mais avec attention, avec ferveur, avec confiance. Nos docteurs, nous scavons, se moqueraient d'eux, il est vrai, s'ils les entendaient et trouveraient qu'ils donnent bien des soufflets à Ronsard et des coups de pied à Cicéron ; mais qu'importe, ils pensent bien quoi qu'ils parlent mal et ceux qui s'en moquent pensent souvent très mal en parlant très bien. »⁴⁸ C'est sur cette amie que Mère Andrée Duplessis concentre les affections délicates de son âme.⁴⁹ Le religieuse vit toute sa vie à l'ombre d'un cloître, au service des malades. Pourtant aucun des problèmes qui affectent le pays ne peut la laisser indifférente. L'évolution de la vie canadienne, sur une période

⁴⁵ *Nova Francia* (24 juin 1928), 300.

⁴⁶ *Nova Francia* (24 déc. 1927), 98.

⁴⁷ *Nova Francia* (24 octobre 1927), 54.

⁴⁸ *Nova Francia* (24 juin 1928), 281.

⁴⁹ *Revue Canadienne* (1875) : 42.

de 30 années, nous y est relatée avec beaucoup d'exactitude. Mêlée intimement à la vie de la capitale, Mère Andrée de Sainte-Hélène est en excellente posture pour en raconter les faits principaux. Cet échange de lettres annuel nous donne, tout comme dans les *Annales*, un résumé succinct des événements. Le Canada de ce temps-là connaît de pénibles épreuves. En 1732, Montréal subit une terrible inondation; quelques mois plus tard, un tremblement de terre jette la population dans la plus terrifiante consternation. 300 maisons sont endommagées, des personnes blessées. En 1736, on découvre des mines de fer, de cuivre, d'argent. Cent hommes sont occupés à ce travail. En 1737, le Canada est affligé d'une grande disette, le blé y manque, les pauvres habitants sont réduits à manger des bourgeons d'arbres, des pommes de terre.⁵⁰ Madame Hecquet, heureusement partagée du côté de la fortune, ne peut refuser les suppliques touchantes de Mère Sainte-Hélène, qui se risque pourtant jusqu'à demander l'achat de toiles, d'étoffes, de tapis de France, et voire de la soye cramoisie pour doubler une châsse.⁵¹ Autre petit détail en ces détails, qu'aujourd'hui on trouverait peut-être aussi bizarre qu'amusant et qui pourrait nous renseigner, en tout cas, sur l'état de l'optométrie au Canada, au 18^e siècle. Madame Hecquet et Sœur Sainte-Hélène sont à peu près du même âge. La religieuse écrit donc à son amie cette plainte et cette supplique: « Je n'ai d'autres marques de vieillesse que la pesanteur et la vue affaiblie. Encore ne puis-je avoir de bonnes lunettes. Sans être montées, nous les accommoderons ici de manière qu'elles ne me tombent pas sur le nez.»⁵² Et cette bonne Madame Hecquet, toujours prodigue en ses générosités, envoie du même coup trois paires de lunettes qui ont subi le test de ses propres yeux. Il y en avait pour toute la communauté ou presque.

Pour sa part, Madame Hecquet demandera des détails sur la vie et les mœurs des sauvages. Elle est servie à souhait. « Vous voulez savoir comment ils sont habillez, comment ils se

⁵⁰ *Nova Francia* (24 avril 1928), 229. C'est cette même année 1737 que naissait le baron Parmentier qui a tant fait pour introduire la culture de la pomme de terre en France.

⁵¹ *Nova Francia, ibid.*, 230.

⁵² *Revue Canadienne* (1875) : 45.

mariant et comment ils s'enterrent ? Premièrement, quantité de nations sont nuds et n'ont pour toute chose sur eux, qu'un petit morceau de cuir ou d'étoffe d'environ un quartier en cartier qui leur cache ce qui ne doit pas être vu, cela s'appelle en Canada, un brayet. Vous apprendrez encore que le jupon d'étoffe par-dessus la chemise de l'iroquois s'appelle matchicots, les bas, mitasse, le couteau pendu à leur cou, carpitagne, leur pipe, calumet, leur cuillère de bois, micoine. Les infidèles se marient sans cérémonie, quand ils se plaisent. Ils font l'amour à la sauvage sans se parler. Une de leurs caresses, par exemple, c'est de se jeter une petite pierre ou des grains de blé d'inde. Aussitôt la pierre partie, le galant regarde ailleurs. Quand la belle la lui rejette, c'est une preuve que les cœurs sont en bonne intelligence. Sinon, le prétendant n'a qu'à se retirer. »⁵³

En 1729, la calomnie règne au Canada au-delà de ce qu'on en peut penser.⁵⁴ Les deux sœurs en religion eurent-elles à en souffrir ? La lutte entre les partisans des vicaires généraux et ceux de l'archidiacre s'envenima, on sait jusqu'à quel point, après les obsèques de Mgr de St-Vallier : lutte qui éclipsa de loin toute bataille de lutrin. Mère de Sainte-Hélène qui souffre de ces misères, regarderait-elle parfois avec un peu d'envie vers la France ? Aurait-elle le mal du pays ? Deux textes le donneraient à penser. Un jour, elle s'écrie, à propos de la durabilité des amitiés de France : « Vive ces cœurs français. Ma sœur qui est canadienne de nation est toute française d'inclination, elle invective souvent contre sa patrie ; elle croit avoir droit d'en blâmer les faibles et dit des choses que je me reprocherais s'il m'arrivait d'en parler. »⁵⁵ Puis, un autre jour, elle se laisse aller, sur le Canada, à cette sévère censure : « Je regarde le Canada comme l'écho de la France pour les vices, l'intérêt, la mauvaise foi et le libertinage, le luxe, la bonne chère, toutes les pompes du démon y sont étalées et cependant la famine nous poursuit depuis plusieurs années. »⁵⁶

⁵³ *Nova Francia*, 30 octobre 1751, lettre.

⁵⁴ *Nova Francia* (24 octobre 1927), 50.

⁵⁵ *Nova Francia* (24 octobre 1927), 51.

⁵⁶ *Nova Francia* (janv.-fév. 1929), lettre du 8 nov. 1751, 45.

Toutefois on ne faisait pas que se chamailler et se mal conduire au Canada. L'art y occupait les loisirs, si loisirs il y avait. Il arrive, par exemple, que Mlle Hecquet reçoive une boîte sauvage dont le dessus ou couvercle était recouvert d'un pavot brodé avec du poil d'original et nuancé très proprement.⁵⁷ En 1751, on envoie en France, un Iroquois et sa femme, une abénaquise, une femme huronne, un montagnès et sa femme, une micmac, enfin un esquimau et une esquimaude . . . Tout cela. Mais pas du monde en vie, à ce qu'il semble. Des poupées, sans doute, puisqu'on les expédie par caisse.

Et toujours, à propos de sauvages, voulez-vous une bonne recette de ragoût ? Ouvrez la page 69 de *Nova Francia* (24 décembre 1926), et vous y verrez. par une lettre de Mère Marie-Andrée de Sainte-Hélène, comment, avec de la viande d'ours, d'original, de porc-épic séché au soleil, fumé, mêlé d'anguille, de blé d'inde, de prunes et de pois, ces raffinés de sauvages fabriquaient une sagamité digne des plus fins gourmets, à moins que le seul récit ne vous donne le hocquet.

Ainsi va cette correspondance de Mère Sainte-Hélène. On y trouve de tout et souvent de ces mots spontanés qui révèlent une âme exquise. Bonté généreuse, toujours accueillante, joyeuse et gaie, âme simple, savamment originale. En 1741, elle demande au Ciel, à grands cris, le salut du mari de son amie de France, et pour l'obtenir, « promet une neuvaine à Notre-Dame de toute grâce »,⁵⁸ espérant tout de même que « le seigneur tirera sa gloire et notre salut de ce qui excite aujourd'hui nos larmes ». A l'occasion du décès d'une fille de la même, Manon, Mère de Sainte-Hélène écrit une lettre touchante et remplie de consolations divines. Puis, un autre jour, elle vous racontera comment sa mère, Madame Duplessis, pour éviter d'aller se fracasser en voiture sur un arbre, roula, sans se blesser gravement, jusqu'en bas d'un ravin de 250 pieds de profondeur.⁵⁹ Et nous assistons à la longue agonie de cette maman, malade de goutte et d'asthme, « toujours fort chrétienne, mais . . . d'une sensibilité qui lui rend

⁵⁷ *Nova Francia* (24 juin 1928), 285.

⁵⁸ *Nova Francia* (24 juin 1928), 292-293.

⁵⁹ *Ibid.* (24 fév. 1927), 137.

les douleurs insupportables ». ⁶⁰ D'où l'occasion toute choisie de vanter la pratique de l'oraison qui apprend à profiter des maux de cette vie.

Ces lettres, il faut donc les lire. Elles sont tout aussi agréables qu'une conversation, spirituelles, remplies de Dieu, sans fausse bigoterie. Mère de Sainte-Hélène y révèle ses extraordinaires qualités d'initiative et d'administratrice, un réel talent d'écrivain. Humble petite religieuse, elle n'a jamais visé à la gloire épistolaire; elle n'aurait pas voulu dérober une parcelle de feuille aux lauriers de la comtesse de Sévigné. Mais comme la comtesse, elle laisse aller sa plume, les rênes sur le cou. Elle écrit naturellement et finement comme font tous les gens bien élevés de cette époque.

*

* *

Le 7 juin 1755 commence pour elle un long calvaire de cinq années. Elle portera les croix de sa méritante carrière. Pendant que les Hospitalières sont à dîner, le feu se déclare à l'Hôpital. En quelques instants, tout l'édifice est la proie des flammes. Au plus fort de l'incendie, on aperçoit à une fenêtre du quatrième étage, une religieuse qu'on reconnaît pour la Mère Geneviève de l'Enfant-Jésus, sœur de Mère Sainte-Hélène. On hisse des échelles trop courtes; la Mère de l'Enfant-Jésus s'y engage bravement et se laisse glisser le long des montants jusqu'au premier échelon. Il était temps. Déjà les flammes sortent de la fenêtre qu'elle vient de quitter. En moins de deux heures, de tous les édifices dont se compose le monastère de l'Hôtel-Dieu et les dépendances, il ne reste plus qu'un amas de cendres et de murailles calcinées. ⁶¹ Le feu, hélas, avait été mis à l'Hôtel-Dieu par deux matelots qui y avaient été soignés. Mécontents de la Mère hospitalière, ils avaient formé le projet de se venger, ce qu'ils firent par un jour de grand vent. Comme quoi les rancunes contre les hôpitaux et les Sœurs ne datent pas d'aujourd'hui !

⁶⁰ *Ibid.*, 97.

⁶¹ H.-R. Casgrain, *op. cit.*, 407.

Une tâche lourde, urgente, complexe, laborieuse, incombe à la Mère de Sainte-Hélène: rebâtir, se forger un mode de vie nouveau, s'adapter aux conditions que le sort lui fait. Ce n'est toutefois que le prélude de malheurs plus grands qui vont assaillir et la Communauté et la Ville de Québec même. Sœur Geneviève, dont la santé a toujours été chancelante, n'a pu surmonter les pénibles émotions et les fatigues causées par le désastre. Elle meurt le 12 mai 1756. « Adroite, spirituelle, aimante et gaie », épouse fidèle pour les pauvres dont elle était la mère,⁶² c'est une perte énorme pour la Communauté et pour la supérieure. « Unie plus par les sentiments que par le sang, la cadette laisse sa sœur dans une grande solitude. »⁶³ Le Fiat est dur malgré les témoignages de sincère amitié qui arrivent à l'aînée.

En 1757 la reconstruction de l'hôpital est presque terminée. Mais deux ans à peine plus tard, en 1759, c'est la guerre, c'est le siège de Québec, c'est la terrible défaite, la capitulation. Catastrophe d'envergure qui va révolutionner non seulement la vie de l'Hôtel-Dieu, mais de la capitale et de tout le peuple canadien. Réfugiées à l'Hôpital général de Québec pendant l'invasion, les Hospitalières ne regagnent leur cloître que pour y trouver le tout dans une extrême détresse. A la disposition des religieuses, il ne reste plus qu'un petit nombre de chambres. L'ensemble est occupé par des compagnies de soldats et par des officiers anglais. Ordre est donné aux religieuses de n'admettre aucun malade sans permission du commandant de la place. Voilà donc des femmes dont tous les sentiments, les pensées, les énergies, la vocation convergent vers les malades. Et on leur interdit d'exercer leur charité. Ces pauvres Hospitalières devront attendre un quart de siècle avant de reprendre l'entière possession de leur propriété. Cette suite de calamités et de malheurs a tôt fait d'épuiser les forces de Mère Sainte-Hélène. Tempérament délicat, un crachement de sang qu'elle supporte déjà depuis plusieurs années, l'oblige à se ménager plus qu'elle ne l'aurait voulu. Supérieure et assistante pendant près de trente ans, elle s'est usée à la tâche. Le 17 janvier 1760, sur les quatre heures du matin, une crise

⁶² *Ibid.*, 426.

⁶³ *Nova Francia* (mars-avril 1929), 111.

grave se déclare. Un médecin français et un médecin anglais envoyé par le général Murray sont au chevet de la religieuse. L'état de la malade est désespéré. La Mère de Sainte-Hélène voit approcher la mort avec des sentiments de parfaite soumission à la divine volonté. Cinq jours plus tard, après une agonie paisible comme une prière, elle meurt dans la soixante et treizième année de son âge et la 52^e de son entrée en religion.⁶⁴

Vie féconde, vécue toute en beauté. Mgr Briand adresse à la communauté un éloge de la défunte. C'est une exhortation à marcher par la même route pour arriver au même but. C'est en même temps un tableau de toutes les vertus religieuses nécessaires à la perfection. Et l'on ferme la dernière page de cette vie et de l'histoire de cette charmante famille en recevant au visage tout le parfum d'un passé qui, quoique l'on dise, incarnait beaucoup de grandeur et une exquise distinction.

JULIETTE RÉMILLARD

⁶⁴ *Revue Canadienne* (1875) : 46-47.